

murMurs

Récits fantastiques
en balade sonore et visuelle

Préambule

Préambule signifie à son origine « qui marche, se promène devant, qui précède ». Rien de tel donc qu'un préambule pour ouvrir ce recueil de murMurs.

Nous avons réalisé ces récits et ces dessins comme une balade sonore, visuelle et poétique. Un moment à part dans l'espace public où les dessins devenus affiches placardées sur les façades ouvrent les frontières du réel et amènent le promeneur dans des espaces oniriques et fantastiques.

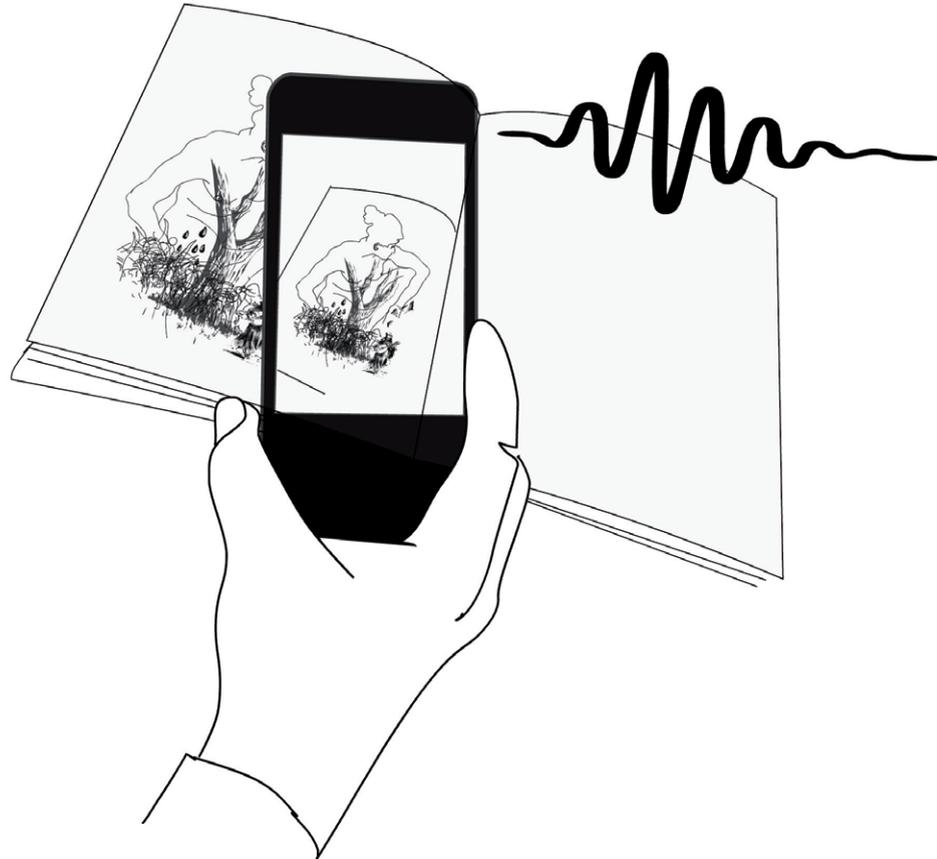
Ce livre est né de notre envie de continuer la marche autrement dans des espaces plus intimes au fil des pages tournées et retournées à la guise du lecteur et de sa curiosité.

Nous racontons des histoires d'hommes et de femmes qui, face à leur liberté entravée, se transforment dans leur chute et accèdent ainsi à d'autres perceptions du réel.

Voulant nous affranchir d'une réalité trop étroite, nous avons poussé à l'excès les métamorphoses et alors nos murMurs sont devenus magiques et fantastiques.

Conçus comme une invitation au voyage et à notre propre transformation, voici donc d'étranges récits à lire, à regarder et à écouter.

Bonne balade.



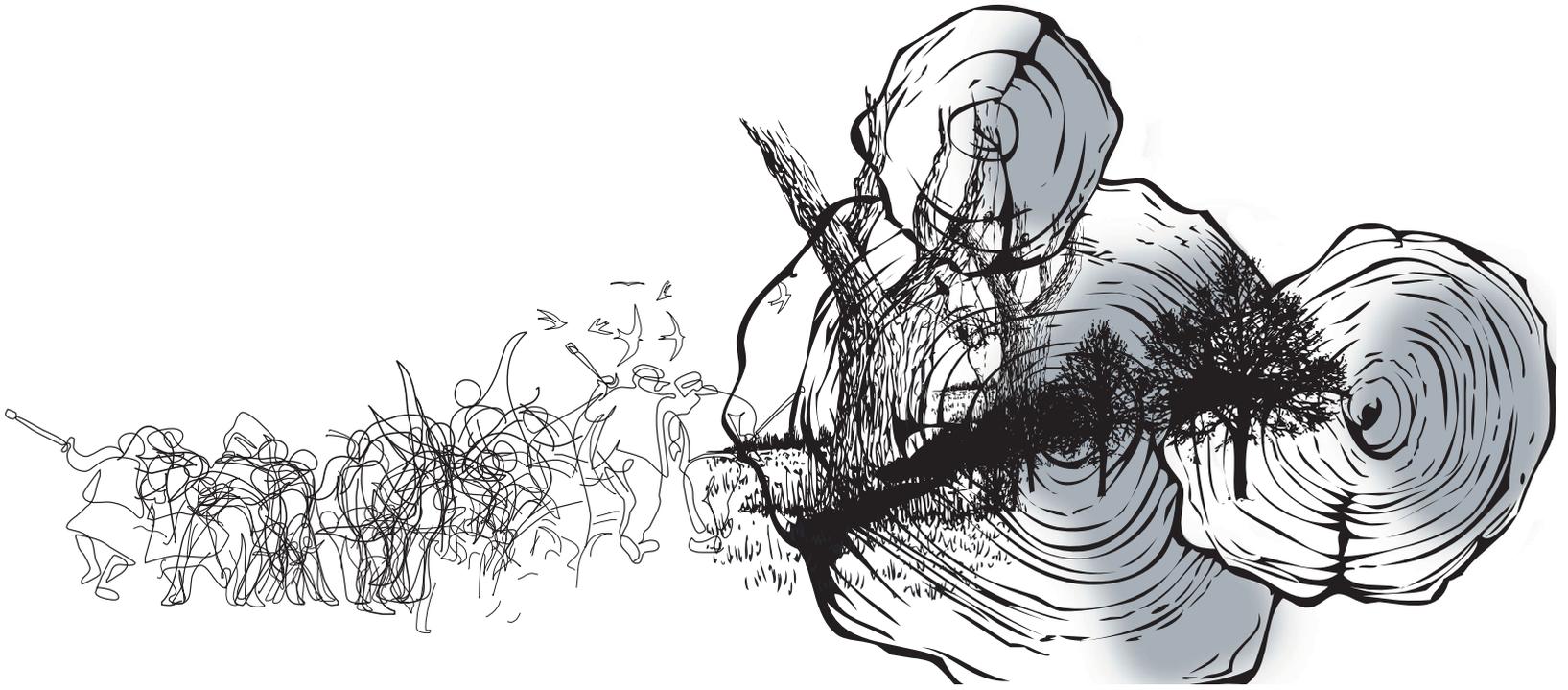
Mode d'emploi de l'application

Téléchargez l'*application murMurs* pour smartphone sur Apple Store et Play Store.

Démarrez l'application et visez les dessins de la page gauche pour charger l'histoire associée.

Privilégiez une écoute au casque ou sur enceinte pour profiter pleinement de la création sonore.





Échappée belle

Je ne sais plus trop comment on en est arrivé là. C'est Albert qui a commencé à imaginer un plan. Et puis forcément Jeanine et Thérèse ont suivi. Jeanine boit les paroles d'Albert comme son bon miel et Thérèse fait tout ce que fait Jeanine. Et

là après boule de neige. Tous les vieux ont marché. On a fait ça la nuit. Un pied devant l'autre on a pris la tangente. C'était fini les petites humiliations quotidiennes. Les plus vaillants aidaient ceux qui ne pouvaient pas se débrouiller tout seul. Moi je poussais la chaise de Dédé. Il avait

plus ses jambes et sa tête s'était carapatée aussi. On voulait juste prendre l'air.

Quand l'alarme a retenti on a tous paniqué mais malgré nos guibolles pleines d'arthrites on a continué. On ne voulait pas y retourner dans ce mouvoir. Moi

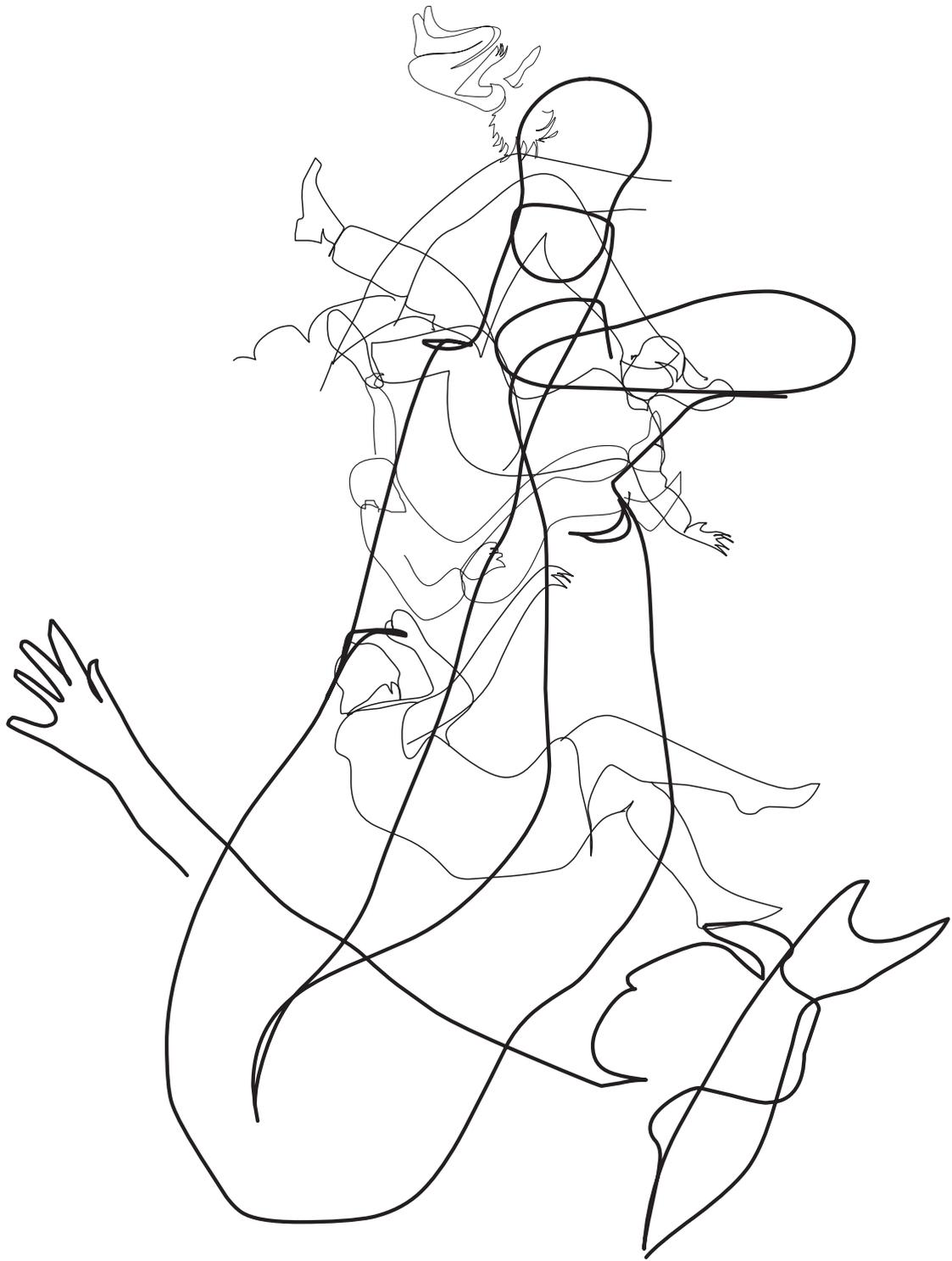
ce que je veux c'est vivre. Danser avec mes copains, fumer des cigares, dormir jusqu'à l'heure que je veux. C'est quoi cette histoire, que tous les vieux doivent diner à 18h et se coucher après le journal. C'est qui qu'a inventé ça. Alors je peux vous dire que l'alarme quand elle a retenti, on a pris nos jambes à notre cou et on a couru aussi vite que notre corps nous le permettait. On gueulait comme des chiens. On ne veut plus de vous. On veut danser avec la mort avant qu'elle nous amène. On veut la voir venir les yeux grands ouverts avec un sourire béat. On veut faire l'amour au rythme des escargots et enlacer une dernière fois les étoiles. On était fou de joie et d'envie. Essoufflée, je me suis arrêtée pour regarder. C'était impressionnant. On était une flopée de vieux en cavale avec la rage de vivre. Dédé m'a dit « Qu'est-ce tu fais Jeannette ? Avance bordel, avance. » C'est la première fois que je l'entendais causer. Je croyais qu'il était muet et idiot. Comme quoi. J'ai repris ma course. Mais je me suis retournée avant. Là derrière nous, la directrice et sa horde de personnel avançait bien plus vite que nous. Les cheveux de la directrice ressemblaient à un entremêlas de serpents. J'ai alors crié : une gorgone !

Et d'un coup d'un seul mon corps s'est figé. Ma peau s'est craquelée en petites ramifications. Mes ongles ont percé la terre et ce sont étirés dans les souterrains humides. Mes bras élançés vers le ciel ce sont recouverts d'écorces et mes multiples doigts ont agrippés de petites feuilles naissantes. Ma peau vieillie par les années s'est figée dans l'écorce. Dédé a suivi. Il s'est mis debout et s'est étiré vers les nuages avec un rire édenté comme je ne lui connaissais pas. Jeanine, Thérèse et Albert dans un tronc

commun ont creusé le sol avec leurs pieds calleux et ce sont enracinés, la gueule béate. D'arbre en arbre, une forêt majestueuse de vieux centenaires a pris sa place dans la prairie.

On est maintenant tous à l'abri. Toutes les nuits on s'encanaille avec les vents et nos matinées ont la grâce des dormeurs. On peut à notre guise, rêvasser des journées entières sous le soleil avec à nos pieds les frémissements des insectes qui eux, s'affairent, s'affairent à leur besogne.





Pierre

Je cours. Je cours loin des miens. Je craque. Je n'en peux plus. J'exècre ce monde de joie. J'exècre ce monde de bonheur simple. Je veux être dévoré par des chiens enragés. Je veux être brûlé par le soleil jusqu'à me désintégrer. Je cours les pieds déchirés par ma fuite en avant.



Je ne sais pas qui je suis. Je n'ai rien à faire dans ce monde là. Je veux des cris, de la douleur, des drames, de la passion. Je veux aller là où mon âme aura le goût de l'infini. Je cours et je traverse les villes et villages vite très vite. J'en peux plus de la pitié. J'en peux plus de la gentillesse. J'exècre ce monde qui ment. Je ne veux pas ressembler à la masse joyeuse qui s'émerveille du Printemps. Je veux l'hiver. Je veux le froid. Je veux sentir ma peau se craqueler sous l'effet du gèle. Je veux sentir mon sang se figer et durcir. J'ai fait semblant de vivre à l'image des autres. Mais j'étouffe. J'étouffe. Je cours. Je cours vite pour me retrouver. Je cours parce que je sais que quelque part une partie de moi m'attend. Je cours. Je cours.

Stop. Stop. Plus de route. Plus de chemins rocailloux. Je suis devant l'océan. Je ne peux plus avancer. C'est là que tout s'arrête.

Je me mets en boule comme un nouveau né. Et j'attends. Des jours, des nuits. Sous les grands vents et le soleil brûlant. Mon

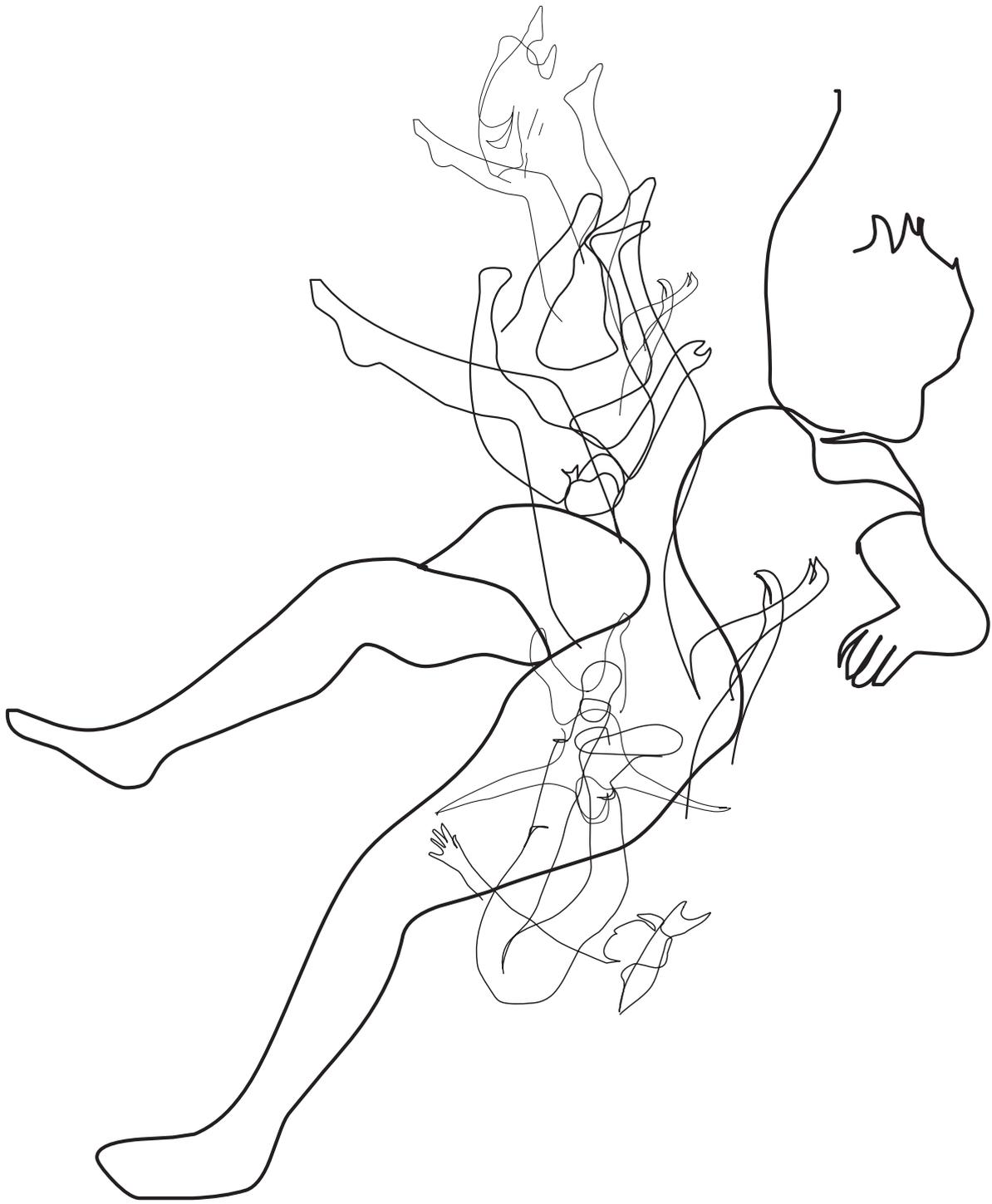
corps méprisable prend la couleur de mon âme. Gris. Ma peau sans cesse caressée par l'écume devient lisse. Tellement lisse. Mes os sont figés comme mon cœur dans une dureté inébranlable. Et le temps fait le reste. Des veines de couleurs jaunes et rouges enrayent ma paroi. Et mes gris doucement se transforment en blancs. Je suis maintenant un rocher d'albâtre magnifique et puissant léché par l'océan. Les

vagues sont mes maîtresses. Elles n'ont de cesse de me contenter à tout moment en m'enveloppant du sel de leur danse. Ainsi posé sous l'azur je suis celui que j'attendais et je trône fier et majestueux devant l'univers.

Rien ne me manque.

Un vieil homme aux mains calleuses a réussi à m'extirper de mon sable. Je ne lui en veux pas. Je suis assez curieux de voir ce qu'il va faire de moi. Dans son atelier tout est blanc. Comme ma paroi. Il contemple et attend. Il attend un signe de ma part. Je reconnais l'homme que j'ai été dans sa détermination. Il attend. Je lui montre la faille pour qu'il puisse tailler dedans. De longue bataille anime nos échanges. Il burine, cherche, me cherche, se trouve parfois, s'évite souvent. Je m'éloigne. Je m'approche. Je le défie. Et après de longues et laborieuses journées, la rencontre se fait. Le vieil homme m'a trouvé. Mon visage. Mon visage est là. Le regard apaisé. J'ai mille ans. Avec ma propre chair il a enfin libéré mon âme.







Nuées

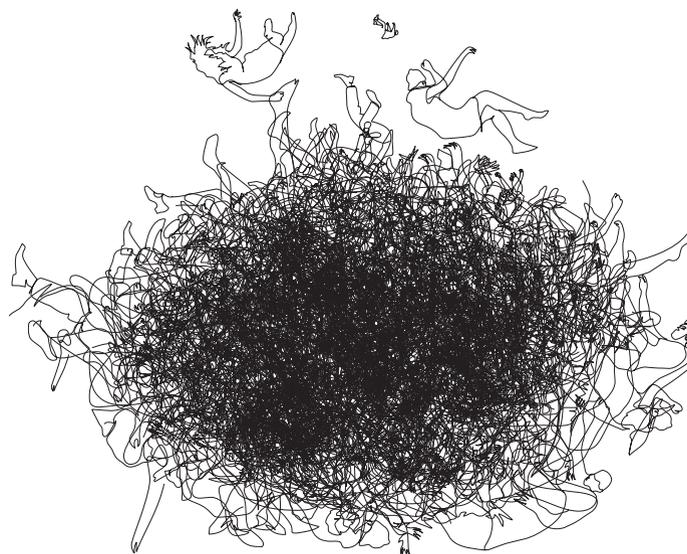
On est cerné. De part et d'autre. Cerné. Le village entier est là. Réuni depuis des heures sur la place. La panique perle sur le front des mères. Aucune issue. On le sait bien. Aucune. D'abord effrayés puis agités nous voilà figés. C'est comme ça. On n'y peut rien. On va brûler vifs. Avec nos pères. Avec nos mères. Avec nos enfants. C'est comme ça. Ils ont creusé un fossé autour de nous. Pour retarder les flammes. Inutile. Totalement inutile. L'espoir gronde dans mes entrailles. La résignation des vieux me rend dingue. Un moyen de sortir de cet enfer. Il y en a un c'est sûr. En s'amassant comme ça au centre du village, on s'offre en pâture à la mort. J'affronte du regard mon père. Pour la première fois de sa vie, il accepte sans lutter.

Une femme avec son petit dans les bras chante une berceuse. C'est complètement décalé. Complètement décalé face à la situation. Alors que des flammes plus grandes que des immeubles se rapprochent, elle chante une berceuse. Je bouillonne. J'hurle. Je veux qu'elle se taise. Qu'elle arrête. Comment peuvent-ils être aussi résignés ? En réponse à mes cris de colère, la berceuse de la

tent et scandent un rythme en tapant leur poitrine. Mon pas se plie à leurs stances alors que leurs pas se joignent au mien. Ils entrent tous dans ma danse. Ensemble, on tourne comme des fauves en cage. La pulse résonne dans notre torse bombé. Une suite d'onomatopées, de grognements, de gémissements ponctuent la berceuse. Tout le village tourne dans le cercle de

un mouvement lancinant et répétitif. Nos pieds appellent les forces terrestres alors que nos bras prient le ciel. Nous sommes une même force unie vers la même direction. Le feu est là tout proche prêt à nous engloutir.

Une spirale nous porte alors vers le ciel. En un tourbillon nous voilà propulsés dans les airs. Mon corps s'est entièrement recou-



femme gonfle dans la bouche des autres. Ils chantent. Ils chantent tous à gorge déployée pour ne pas m'entendre. Dépassée, démunie, offensée, je marche en suivant le cercle défini par le fossé. Je marche de plus en plus vite. J'avance un pas après l'autre. Je tourne en rond. Mon père me suit. Les femmes chan-

notre fin. Le sol tremble sous nos pas. Nos pas sont de plus en plus lourds et intenses. La terre sèche se soulève en une épaisse fumée. Aveuglés et déments on tourne. Tourne. Tourne. Le feu se rapproche de nous. Mais on ne le voit plus. On ne l'entend plus. Nos bras s'ouvrent au ciel et se ferment sur notre poitrine dans

vert de plumes. Les vents sont maintenant nos alliés. Ils nous emportent. Les flammes gigantesques vues de là-haut semblent inoffensives. Mon village. Mon village est devenu grâce à une dernière lueur d'espoir, mon village est devenu une nuée d'étourneaux.

